

3

Circulation des esprits animaux et écriture de l'affect dans quelques lettres de Sévigné

Mathilde Vanackere (Université Paris-Saclay, DYPAC)

Résumé : On analyse traditionnellement la présence des « esprits animaux » dans les lettres de Mme de Sévigné comme la marque d'une stratégie d'enjouement et de revivification du discours de l'intime au service de la perpétuation du lien épistolaire. En revenant aux contextes d'apparition de la référence savante dans la *Correspondance*, en en saisissant les convergences et les continuités, on voudrait en suggérer une autre lecture, autour de l'idée que Sévigné exploite dans les « esprits animaux » des caractéristiques psychophysiologiques à travers lesquelles elle définit à la fois son rapport au vivant et à l'écriture.

Mots-clés : esprits animaux, Sévigné, Descartes, psychophysiologie, épistolaire, émotions

Dans la lettre du 4 août 1680, Mme de Sévigné propose une petite méditation au sujet de la volonté divine. C'est l'occasion pour l'épistolière de commenter son irrépressible envie d'écrire, une verve désordonnée et viscérale, manifestation d'une agitation intérieure dont elle nous livre les soubassements physiologiques : « Je fais toujours la résolution de me taire, et je ne cesse de parler ; c'est le cours des esprits que je ne puis arrêter¹. » L'argument scientifique est convoqué dans un sourire tant la rationalisation d'un penchant inexorable fraye avec la mauvaise foi d'une épistolière qui a, si l'on peut dire, l'écriture « dans le sang ». À la fois vague et plaisant, cet usage du fragment savant – les « esprits », que l'on peut partiellement assimiler aux esprits animaux cartésiens – reflète avant toute chose la pratique mondaine du cartésianisme : elle implique à la fois l'émiettement des théories cartésiennes au profit de vignettes ou de micro-systèmes frappants et simplifiés et un jeu sur le contexte d'insertion du discours savant. Sans doute la mise à l'Index de l'œuvre de Descartes à partir des années 1670 a-t-elle développé la circulation officieuse de ses thèses. Le secret attisait alors la curiosité des mondains introduits aux subtilités philosophiques par le commentaire et la discussion, sous l'impulsion de savants bien intégrés dans le monde. Dans l'entourage immédiat de Mme de Sévigné, l'abbé Pierre de La Mousse et Jean Corbinelli ont manifestement joué ce rôle. C'est

¹ Sévigné, Marie de Rabutin-Chantal (marquise de), *Correspondance*, éd. Roger Duchêne, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », II, p. 1036. Les citations suivantes renvoient à cette même édition ; nous n'indiquerons désormais que le tome et la ou les page(s) entre parenthèses.

probablement à leur contact que Mme de Sévigné acquiert une maîtrise sommaire des grands aspects théoriques du cartésianisme, le terrain ayant déjà été préparé par la conversation avec Mme de Grignan, cartésienne convaincue. Ces moments de sociabilité philosophique transparaissent dans la *Correspondance*, par exemple dans la lettre du 15 septembre 1680 :

Nous avons présentement une compagnie avec laquelle nous faisons un grand usage de notre raison et de notre raisonnement ; vous savez comme je sais bien écouter, *grâce à Dieu et la vôtre*, comme on dit en ce pays. Car vous m'avez ôté la grossière ignorance sur bien des chapitres à force de vous écouter, et j'en sens le plaisir dans les occasions. Nous avons eu ici une petite bouffée d'homme et de reversis ; le lendemain *altra scena*. M. de Montmoron arriva, qui, comme vous savez, a bien de l'esprit, le P. Damaie, qui n'est qu'à vingt lieues d'ici, mon fils, qui, comme vous savez encore, dispute en perfection, les lettres de Corbinelli ; les voilà quatre, et moi, je suis le but de tous leurs discours. Ils me divertissent au dernier point. M. de Montmoron sait votre philosophie, et la conteste sur tout. Mon fils soutenait votre *père*² ; le Damaie était avec lui, et la lettre s'y joignit, mais ce n'était pas trop de trois contre Montmoron. Il disait que nous ne pouvions avoir d'idées que de ce qui se passait par nos sens. Mon fils disait que nous pensions indépendamment de nos sens : par exemple, *nous pensons que nous pensons*. Voilà grossièrement le sujet de l'histoire. Cela se poussa fort loin et fort agréablement ; ils me divertissaient fort. (III, 13)

Partant, la théorie des esprits animaux apparaît sous la plume de l'épistolière comme un objet familier quoique schématique, et donc manipulable à souhait. On analyse traditionnellement l'apparition de la référence cartésienne en contexte épistolaire comme un outil d'enjouement, un élément de connivence avec le ou la destinataire ou la marque d'une stratégie d'atténuation ou de variation tonale (Reguig, 2002). La théorie des esprits animaux, en particulier, serait pour l'épistolière un moyen efficace de redire à sa fille la douleur provoquée par son absence en évitant à la fois la redondance thématique et la pesanteur émotionnelle. Delphine Reguig identifie notamment la pratique de la « miniaturisation » et du « décalage stylistique » (Reguig, 513-514) qui confère à un discours grave la légèreté de l'humour. Si ces analyses permettent indéniablement de qualifier sur le plan stylistique le traitement épistolaire de la référence cartésienne chez Sévigné, elles n'en supposent pas moins des prémisses qui méritent d'être interrogés. L'idée qu'il faudrait « acclimater » le discours savant à la lettre revient à considérer le texte épistolaire comme un ensemble inéluctablement homogène, que la référence savante, exogène au discours intime, viendrait perturber. Or la *Correspondance* de Sévigné multiplie justement les ruptures tonales et linguistiques, se nourrissant de la littérature précieuse comme du parler breton, du registre ménager comme de l'air d'opéra. La référence à Descartes ne semble pas menacer davantage l'harmonie de la communication épistolaire, et pour cause, elle constitue un élément du langage commun qui place les deux correspondantes sur une même longueur d'ondes (Reguig). Toujours est-il que s'il y a un

² Descartes.

rapport inverse entre la « légèreté épistémologique » avec laquelle l'épistolière traite Descartes et « le poids de l'affection qu'elle porte à sa fille » (Reguig, 518), l'argument d'une intimité approfondie par une « écriture paradoxale » (Reguig, 513) n'explique pas le statut d'exception dont semble jouir cette pratique du corpus cartésien dans les écrits intimes de l'époque. Le raffinement des images empruntées à la philosophie et à la physiologie cartésiennes et leur récurrence indiquent qu'au-delà du divertissement galant et en-deçà de l'hommage à Mme de Grignan, Sévigné trouverait dans certains éléments cartésiens des ressources pour penser et écrire son rapport au corps et à la physique des émotions, des ressources qui trouvent dans la familiarité épistolaire la liberté de s'épanouir. Nous aimerions esquisser ici quelques traits relatifs à cette hypothèse.

En premier lieu, il faut envisager l'affiliation théorique et les fonctions de la référence aux « esprits animaux » dans la *Correspondance* de Sévigné. Nous n'avons pas le loisir de montrer ici comment les intermittences doctrinales de Mme de Sévigné rendent hasardeuse l'élucidation de ses convictions scientifiques. Rappelons seulement que la dimension fragmentaire des discours savants dans la *Correspondance* complique considérablement l'investigation. Difficile en effet d'établir ce que Sévigné a lu, ou simplement entendu de seconde main ; difficile d'établir à quel point elle a pénétré et compris telle ou telle doctrine savante. La dilution qu'imprime la pratique mondaine des savoirs empêche cette reconstitution ; c'est d'autant plus le cas avec le cartésianisme que, comme le rappelle Delphine Reguig en donnant quelques références bibliographiques utiles, cette doctrine est devenue une véritable mode. Et il nous paraît également délicat d'affirmer que pour Sévigné, Descartes l'emporte sur Aristote. Certes, à propos de la circulation du sang, Sévigné reproche aux jésuites d'empêcher l'enseignement de Descartes (II, 633). Mais elle affirme ailleurs, à propos de l'ingratitude, reconnaître l'autorité d'Aristote et la supériorité de ses doctrines sur la philosophie nouvelle (I, 217). Jean Deprun a par ailleurs montré l'opposition de l'épistolière à deux aspects du cartésianisme, la théorie des animaux-machines et celle des « âmes vertes ». En réalité le débat dans la *Correspondance* entre l'ancienne et la nouvelle philosophie est loin d'être tranché et s'il y a affiliation affective à Descartes par amour pour Mme de Grignan, on ne saurait la comprendre comme une adhésion doctrinale. Et il est probable que les esprits animaux combinent, sous la plume de Sévigné, plusieurs versions scientifiques sans se restreindre au cartésianisme, quoique cette influence demeure majoritaire. Il faudrait en réalité substituer à cette lecture intertextuelle une autre hypothèse, celle d'une sémiotique proprement sévignéenne dont les esprits animaux seraient un des

pivots. Dans son édition de la *Correspondance*, Roger Duchêne fait équivaloir « esprits animaux », « esprits » (pour certaines lettres seulement) et « petits esprits », choix qu'il justifie en attribuant à l'épistolière un croisement involontaire entre les esprits animaux et les « petites parties » de Descartes. On ne peut toutefois pas évacuer l'idée que Sévigné aurait utilisé cette expression en raison de la nature même de ces petits corps subtils, selon une tradition largement antérieure à Descartes.

Nous voudrions privilégier, en guise de propos liminaire, l'analyse des deux ensembles thématiques au sein desquels la notion apparaît. Les « esprits animaux » apparaissent d'une part lorsqu'il s'agit d'imaginer une liaison entre deux êtres éloignés : l'image de la communication des esprits d'un endroit à un autre, souvent géographiquement éloignés, brode à partir du rôle de transmetteur que Descartes attribue aux esprits animaux, notamment dans *Les passions de l'âme* (I, article 7). Dans l'article 12, Descartes récapitule trois éléments à propos des nerfs et précise que les esprits animaux,

estant portez par ces mesmes tuyaux depuis le cerveau jusques aux muscles, sont cause que ces filets y demeurent entierement libres, & estendus en telle sorte que la moindre chose qui meut la partie du corps où l'extrémité de quelcun d'eux est attachée, fait mouvoir par mesme moyen la partie du cerveau d'où il vient : en mesme façon que, lors qu'on tire l'un des bouts d'une corde, on fait mouvoir l'autre. (337)

L'image finale, celle de la corde tirée, passe à coup sûr dans l'écriture sévignéenne et joue le rôle de fil invisible qui relie subtilement les correspondants. Par des vibrations communicatives, l'affection se répercute de l'autre côté de la corde, comme l'air dans les différentes parties de l'orgue, autre image utilisée par Descartes pour décrire le trajet des esprits dans le corps humain. Sur le thème de la sympathie, les esprits sévignéens font de la disparité des lettres, des lieux et des personnes un seul corps :

Je pleurais amèrement en vous écrivant à Livry, et je pleure encore en voyant de quelle manière tendre vous avez reçu ma lettre, et l'effet qu'elle a fait dans votre cœur. Les petits esprits se sont bien communiqués, et sont passés bien fidèlement de Livry en Provence. Si vous avez les mêmes sentiments, ma pauvre bonne, toutes les fois que je suis sensiblement touchée de vous, je vous plains, et vous conseille de renoncer à la sympathie. (I, 221)

Dans l'espace textuel, Mme de Sévigné dessine l'image d'un accord parfait. À cet égard la communication des esprits animaux figure non pas plaisamment, nous semble-t-il, mais avec la force et l'intensité de l'inscription physiologique, la continuité de l'affection et de l'émotion. Aussi l'intertexte cartésien relève-t-il peut-être moins du détour stratégique pour faire varier l'expression de l'amour que d'un moyen de dire l'indéfectibilité du lien filial, que l'épistolière ressent dans sa chair et grave dans la lettre. « Je vous aime trop pour que les petits esprits ne se communiquent pas de moi à vous et de vous à moi. » écrit-elle à son

gendre (I, 289). Le modèle physiologique, d'inspiration cartésienne en l'occurrence, imprime la forme du vivant à l'expression des sentiments filiaux, plutôt qu'il est une méthode glanée dans l'urgence de l'écriture épistolaire pour ne pas trop appuyer et « glisser sur tout cela » (I, 175).

L'image physiologique prend toute sa consistance lorsqu'il s'agit d'évoquer les liens du sang dans une lettre adressée à son cousin Bussy-Rabutin :

Allons, je le veux, recommençons notre commerce. Vous commencez, dites-vous, à vous raccoutumer à moi. Il y a longtemps que nous n'avons qu'à nous voir un peu pour nous aimer autant que si nous passions notre vie ensemble. Aussi bien y a-t-il quelques petits esprits dans notre sang qui feraient une liaison malgré nous, si nous n'y consentions de bonne grâce. (II, 457)

L'expression « dans notre sang » est à double entente. Mais l'image tire toute sa puissance de la superposition presque parfaite entre les éléments de la comparaison : le sang qui coule dans les veines de chacun des deux correspondants et le sang qui y coule en tant qu'il est partiellement commun car ils appartiennent à la même branche Rabutin. À la différence d'une autre image qui aurait pu superposer l'acception propre et l'acception figurée, ici il s'agit du même sang, si bien que les « petits esprits » qui y circulent semblent être bel et bien les ambassadeurs physiques d'une entente épistolaire bientôt retrouvée au nom de la lignée. Mais parfois, même les liens du sang n'y peuvent rien et les esprits animaux échouent : « Votre frère l'est fort aussi [triste] à sa garnison ; je pense que la rencontre de vos esprits animaux ne déterminera point les siens, quoique de même sang, à penser comme vous. » (II, 879).

D'autre part, les esprits animaux semblent intimement liés dans la *Correspondance* aux maladies et aux maux qui frappent le corps humain, du cas le plus anecdotique à la représentation de la mort. Dans un flou conceptuel et lexical notable, les aléas de la santé sont très souvent associés au dérangement des esprits animaux. S'agrègent alors, autour de l'intertexte cartésien, d'autres emprunts, d'autres influences, hérités cette fois de la médecine galénique. Ainsi, à propos de la Brinvilliers, exécutée sur le bûcher³, Mme de Sévigné écrit :

Enfin c'en est fait, la Brinvilliers est en l'air. Son pauvre petit corps a été jeté, après l'exécution, dans un fort grand feu, et les cendres au vent, de sorte que nous la respirerons, et par la communication des petits esprits, il nous prendra quelque humeur empoisonnante dont nous serons tous étonnés. (II, 342-343)

La déclinaison de l'humeur, ici « empoisonnante » au vu des faits reprochés à la marquise de Brinvilliers, mobilise l'humorisme et teinte la référence cartésienne des souvenirs de Galien

³ Protagoniste de « l'affaire des poisons » qui secoue alors Paris, jugée coupable de multiples empoisonnements après un long procès (29 avril-16 juillet 1676), la marquise de Brinvilliers est condamnée et exécutée. Son corps est brûlé sur le bûcher, dispersion de cendres saisissante que relate Mme de Sévigné.

chez qui les « esprits » font l'objet d'une véritable typologie. La tradition antique reprise par les savants et les médecins des XVIème et XVIIème siècles – Fernel ou Paré par exemple – met en valeur la ténuité des esprits animaux. Paré rappelle par exemple qu'il s'agit d'une substance « subtile, aérée, transparente et luisante » (Paré, 58, cité par Jeanneret, 410). Leur subtilité provient des deux distillations successives qu'ils subissent, dans le foie puis dans le cœur avant que les plus lestes d'entre eux ne parviennent jusqu'au cerveau. C'est cette conception d'origine corpusculaire qui exprime au mieux l'idée, ô combien frappante, d'une diffusion du corps brûlé dans l'air. La contamination surnaturelle de cette « humeur empoisonnante » à partir de la volatilité des cendres-esprits fixe, avant le détail du récit, la stupeur provoquée par ce tableau : « son corps brûlé, les cendres au vent », les fumées, les flammes et les étincelles qui font encore « frémir » l'épistolière. L'image a également à voir avec une certaine conception de la consommation, concrétisée en l'occurrence par le bûcher. Les esprits animaux, libérés du corps desséché et s'échappant par le biais des vapeurs qu'ils composent, sont attirés par l'air et le rejoignent. Jeu du concret et de l'abstrait, du ténu et du grossier, ce qui ressemble à première vue à un trait d'esprit, se révèle être un tableau beaucoup plus complexe. L'inhalation de l'air empoisonné est le nœud d'un circuit visible et concret d'esprits coupables rendus à une forme de matérialité précaire par la présence des cendres d'une part, et par l'« humeur empoisonnante » qu'ils auront générée d'autre part. Ce circuit emblématise la mode de l'empoisonnement qu'avait suscitée l'affaire à l'époque, cette pratique se propageant et les cas se multipliant, mais aussi le trajet physique de la nouvelle transmise par l'épistolière, de la vision réelle à son compte-rendu dans la lettre. Elle aussi, à sa manière, risque d'empoisonner sa destinataire. C'est donc sous le signe d'une stupeur communicative que le récit de l'exécution de la Brinvilliers est proposé. Avec les « esprits animaux », prisés pour leur maniabilité métaphorique et son soubassement physiologique, se combinent effet de présence ou vigueur du tableau et constitution d'une émotion paradoxale, entre émerveillement et terreur, suscitée par la scène et réactivée à l'écriture de la lettre.

Ainsi, à défaut de l'appropriation théorique des contenus savants, l'adaptation épistolaire des « esprits animaux » met au jour des visions personnelles qui puisent dans la description théorique des ressources imaginatives et éthiques. On s'intéressera ici à l'une d'entre elles, l'image de la course. Les esprits animaux circulent dans la *Correspondance* métaphoriquement entre différentes versions savantes, mais en eux-mêmes ils intéressent l'épistolière pour leur extrême mobilité. Ce trajet, effectué par les esprits animaux par le biais des nerfs, jusqu'à toutes les extrémités du corps, devient dans les lettres un principe explicatif

majeur des maux et des troubles. Lorsque sa fille est malade, Mme de Sévigné lui reproche de ne pas se soigner correctement et indique ce qu'elle ferait à sa place :

Vos jambes froides et mortes, dont vous vous moquez, au moins devant moi, me font une peine incroyable. Je ne trouve point que cela soit à négliger, si j'étais à votre place, je suivrais l'avis de Guisoni, qui ne traite pas ce mal de bagatelle. Je ferais le voyage qu'il vous conseille. Je prendrais mon temps. Je mettrais ce remède au rang de mes affaires indispensables, et je ne laisserais point mes pauvres jambes froides, mortes et dénuées d'esprits ; je les voudrais ressusciter et réchauffer. (II, 700)

L'épistolière combine ici deux types d'esprits, ce qui nous confirme qu'elle tient sa physiologie aussi bien de Descartes que d'une tradition plus ancienne réactivée au XVIIIème siècle : la physiologie mécaniste se combine ici avec une pensée d'inspiration gassendiste. Esprits vitaux, circulant par le sang et chargés d'apporter la chaleur, et esprits animaux, chargés d'*animer* les jambes en question, sont alliés dans une même course que la comtesse de Grignan est sommée de relancer. Un an plus tard, à propos de ces mêmes *jambes mortes*, Sévigné suggère à sa fille de pratiquer des lavages : « N'y a-t-il point de lavages qui puissent vous ramener les esprits à ces parties comme abandonnées ? » (III, 21). Quelques jours plus tard, elle a recueilli de nouvelles informations utiles :

[Un médecin du Pertre] m'a paru aussi éclairé que Guisoni, et m'a dit que les lassitudes et les langueurs lui faisaient croire qu'il y avait quelque traînerie qui causait tous ces abattements et toutes ces coliques, que le bain y était admirable, mais très mauvais pour le froid et la douleur de ces jambes qu'il faudrait, dit-il, secourir par des lavages d'herbes, ou d'esprit-de-vin, ou d'eau-de-vie, pour rappeler les esprits éloignés et que, sans cela, il serait à craindre que ce ne fût enfin une paralysie. (III, 25-26)

Cette série d'exemples mérite plusieurs remarques. D'abord, la désertion des esprits animaux est pour l'épistolière la cause majeure de l'inertie des jambes, de leur insensibilité, qui pourrait dégénérer en paralysie. Certes il est question de chaleur, mais plus largement, Mme de Sévigné associe absence d'esprits et mort. La course des esprits animaux définit donc la vie du corps et de l'âme. Un autre extrait, à propos de Mme de Bartillat, le confirme : « Et le sang et les esprits ne courant plus, elle est devenue enflée et gangrénée, de sorte qu'elle est à l'agonie. » (II, 810). Là encore esprits vitaux et esprits animaux sont évoqués ensemble. L'enflure, la gangrène voire parfois la paralysie s'expliquent immédiatement – c'est le sens de la proposition participiale – par un manque de chaleur et un manque d'animation, de mouvement, entraîné par l'absence des esprits animaux. Pour revenir aux *jambes mortes* de Mme de Grignan, la circulation à rétablir apparaît en outre au sein d'une chaîne de conseils qui visent le rétablissement de la santé. Autrement dit, si l'adaptation galante ou plaisante de cette théorie scientifique est une modalité de « l'intrusion » théorique en contexte épistolaire, elle ne nous paraît pas la seule : le morceau savant n'apparaît pas ici comme une stratégie d'enjouement, mais comme une véritable proposition de soin, non pas comme une conception

lointaine plaisamment réactivée mais comme une description du vivant disponible pour le remède, l'amélioration de la santé. Enfin il est à noter que dans l'élaboration sommaire de ce dispositif de soin, dont il faudrait décrypter le fonctionnement, le vocabulaire moral semble compenser une compétence médicale limitée. Il s'agit de « ramener » ou de « rappeler » les esprits, absents quant à eux de parties dites « abandonnées », un réseau lexical qui suggère l'égarement moral ou spirituel.

Cette analyse pourrait bien nous mettre sur la voie d'une autre lecture de la présence des esprits animaux dans la *Correspondance*, qui ne serait pas réduite cette fois à la variation mondaine autour de l'expression du manque. L'image de la course des esprits animaux, course parfois interrompue ou dérégulée, sert selon nous une pensée vive du texte épistolaire, qui n'est pas une simple stratégie de communication. Le texte épistolaire est conçu comme le relais vivant de la parole ; l'écriture devient en elle-même un mouvement vital, un spasme nerveux qui sert la continuation du dialogue. Mme de Sévigné évoque dans une lettre ses différents médecins et leur diagnostic, puis ajoute :

Si vous vouliez prendre soin de ma rate, je serais immortelle, car c'est de là que sont venus tous mes maux, à ce qu'ils disent. Adieu, ma très chère. Songez à me venir voir ; je n'attendrai point de sens froid cette joie. Je sens que mes petits esprits se mettront en mouvement pour aller au-devant de vous. (II, 423)

Sur fond d'irritabilité des sens, Sévigné commente ici d'hypothétiques retrouvailles avec sa fille. « Parodie de l'explication cartésienne du mouvement » selon Roger Duchêne (II, 1299), le trait final ne fait en réalité que prolonger un savant mélange entre sens propre et sens figuré, entre corporéité réelle et expressions imagées où le corps n'est présent que lointainement à cause de la lexicalisation. Ainsi « prendre soin de ma rate » cumule cette double portée : une portée concrète d'abord puisque « c'est de là que sont venus tous [ses] maux », c'est-à-dire sa crise de rhumatisme de l'hiver 1676 et ses différentes rechutes ; une portée plus figurée car par cette formule l'épistolière appelle sa fille à la ménager et à lui donner satisfaction. De même, le jeu du doublon « de sens froid » / « je sens », rendu plus audible encore par le chiasme phonique que fait entendre la suite sens/froid/joie/sens⁴, décline le même type de variations : si l'expression « de sens froid » déréalise, par le processus de lexicalisation, la dimension physique de cet « organe corporel » – c'est ainsi que Furetière

⁴ On pourrait même se demander si Sévigné ne choisit pas cette orthographe à dessein. Les deux graphies, *sang-froid* et *sens froid*, apparaissent à plusieurs reprises dans la *Correspondance* ; même ici le choix de la seconde amplifie clairement les jeux d'échos avec le verbe « sentir » conjugué à la première personne. Cette orthographe n'est d'ailleurs pas majoritaire à l'âge classique et dans l'environnement culturel et intellectuel de Mme de Sévigné, on la trouve surtout chez Montaigne, Balzac et Guilleragues. Mais en raison de l'instabilité éditoriale de la *Correspondance*, on n'envisagera ce prolongement qu'avec d'innombrables précautions.

définit le « sens » dans son *Dictionnaire universel* –, la formule « je sens » marque une nette gradation dans un retour à l'ordre corporel des choses. Autrement dit entre le « sens froid » associé à la promesse plus qu'incertaine d'un voyage, et le « je sens », l'imagination de l'épistolière s'est mise en branle et produit finalement des projections dont la dimension physique joint au jeu galant la force du réalisme. La sensation de joie, anticipée et dessinée au creux de la lettre, trouve dans la course des esprits animaux une expression superlative et un espace éthique singulier. Car comment comprendre ce passage de l'absence de sens froid, très souvent revendiquée dans la *Correspondance*, au primat du « je sens », sinon comme une abdication de la gestion raisonnée des émotions au profit d'une écriture de l'émotion pleinement assumée et qui trouve dans les formes textuelles le cadre de son invention et de sa réalisation.

La transformation poétique de l'allusion philosophique suivrait donc bien le même chemin que l'application quand il s'agit de références culturelles ou littéraires. Mais selon nous, cette « manipulation » vise moins l'homogénéisation du texte épistolaire que sa singularisation. Plus précisément, l'exploitation de ces éléments constitutifs de la psychophysiologie que sont les esprits animaux ne sert pas seulement la variation autour d'un même discours, celui de l'absence douloureuse, mais place ce dernier en système avec une vision de la maladie où les esprits ont droit de vie ou de mort. Or l'enchâssement de ces deux ensembles thématiques sur le même tissu métaphorique participe certes de la vivacité de l'écriture épistolaire et de sa variété ; mais il permet surtout à l'épistolière de dessiner des continuités étonnantes entre problématiques morales et processus physiologiques. Avec les esprits animaux, la vie dans sa dimension la plus matérielle et l'écriture dont Sévigné célèbre à chaque ligne la performativité s'unissent irrémédiablement, non pas selon le modèle de la transposition ou de la reproduction de l'une à l'autre, mais selon un principe de circulation permanente.

Références bibliographiques :

- Deprun, J. « Mme de Sévigné et les controverses postcartésiennes : des “animaux-machines” aux “Âmes vertes” » in *Mme de Sévigné. Molière et la médecine de son temps*, actes du 3^e colloque de Marseille, *Marseille*, n°95, 4^e trimestre 1973, p. 43-52.
- Descartes, R. *Œuvres*, éd. Charles Adam et Paul Tannery, tome XI, *Les passions de l'âme*, Paris, Vrin, 1996.
- Jeanneret, M. « Alimentation, digestion, réflexion dans Rabelais », *Studi francesi*, vol. 81, 1983, p. 405-416.

Paré, A. *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Baillière, 1840.

Reguig, D. « Descartes à la lettre : poétique épistolaire et philosophie mondaine chez Mme de Sévigné », *Dix-septième siècle*, n°216, mars 2002, p. 511-525.

Sévigné, M. de Rabutin-Chantal (marquise de), *Correspondance*, éd. Roger Duchêne, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1972-1978.